

# LA PROMESSE



*HUBERT MINGARELLI*

# LA PROMESSE

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-111257-3

© Éditions du Seuil, mars 2009

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.editionsduseuil.fr](http://www.editionsduseuil.fr)

Le ciel et l'eau du lac de retenue étaient noirs, et la forêt derrière lui et la coque du bateau étaient noires aussi, et rien ne bougeait. Pas même les joncs et les épis légers des roseaux de chaque côté du ponton. Fedia regarda en l'air, la voûte et les étoiles et la lune, puis loin devant, vers l'autre rive du lac, et ensuite il regarda au-delà, vers les crêtes, et, derrière les crêtes, il vit l'aube qui arrivait, très mince et claire. Et il pensa que ça aurait tout aussi bien pu être le crépuscule qu'il voyait, à peu de chose près. À sa droite, le barrage, le pont et les bâtiments étaient trop loin et trop sombres pour qu'il puisse les distinguer de l'eau et du ciel. Il s'avança et s'accroupit au bord du ponton, juste au-dessus du bateau. Il pensa que c'était parfait, mais sans le ressentir complètement, et il attendit plusieurs minutes ainsi, accroupi et plutôt paisible, en regardant l'aube tapie derrière les crêtes.

Il retourna à l'entrée du ponton, et revint avec le jerrican d'essence. Il repartit et revint avec son sac et les

avirons. Il lança le sac à l'avant et monta à bord. Il prit les avirons et les posa sur les bancs. Il attrapa le jerrican et le rangea à l'arrière. Il hésita, puis il regrimba sur le ponton et alla pisser dans les joncs et les roseaux. Ensuite il resta encore un petit moment à regarder le ciel étoilé. Quand il revint dans le bateau, il faisait encore nuit, rien n'avait changé en apparence. Mais dans l'air seulement. Car en montant à bord la première fois, il avait provoqué une houle minuscule. Elle allait lentement vers le centre du lac. Et dans les roseaux et les joncs où elle était déjà, il y avait ce mouvement maintenant. Il ne s'arrêterait plus avant la nuit prochaine, car le vent se lèverait avec le jour et le mouvement de l'eau ne cesserait plus jusqu'au soir.

Fedia retira l'amarre, la roula rapidement, saisit un aviron, poussa contre un pilier du ponton, et le bateau prit de l'aire. Il s'assit sur le banc de nage et commença à ramer vers le milieu du lac et légèrement vers l'amont. Il n'avait pas réfléchi au fait de commencer par les avirons. Il l'avait fait tout naturellement. Parce qu'il se sentait en forme et disposé à ramer un bon moment. Et parce que, dans le calme et le silence alentour, ce n'était pas l'heure pour le bruit du moteur et les gaz d'échappement. Les avirons s'enfonçaient dans l'eau doucement, et en ressortaient pareil, avec du bruit bien sûr, mais un bruit très doux, et si régulier que ça ne changeait rien. Il avait l'impression qu'ils ne brisaient pas le silence, et même

qu'ils le renforçaient, comme sa respiration lorsqu'il était couché.

Arrivé au milieu du lac, il manœuvra pour diriger la proue vers l'amont. Il rama alors à un rythme plus lent, jetant parfois un regard sur sa gauche. La berge était sombre et ne semblait pas bouger, elle ne lui indiquait rien de sa vitesse. Il avait l'impression également que l'aube, derrière les crêtes, s'avavançait aussi lentement dans le ciel que lui sur l'eau.

Il ne sentait pas de résistance autre que celle de l'eau elle-même, il ramait comme sur un lac naturel. Mais il devait y avoir du courant, songeait-il, puisque les eaux arrivaient et remplissaient le barrage, et le quittaient en se déversant dans les turbines, le jour et la nuit. Bien sûr qu'il y avait du courant, le lac n'était finalement qu'un relais, une étape calme et lente entre deux eaux naturelles.

Il remonta le lac encore un moment et avec la même lenteur, puis il fit ce qu'il avait prévu tout à l'heure, lorsqu'il s'était accroupi au bord du ponton. Il ramena les avirons, alla à l'avant et prit son sac. Il revint sur le banc, et du sac il sortit la bouteille thermos. Il se versa un café, prit son paquet de cigarettes, s'en alluma une et se dressa debout sur le banc, les jambes bien écartées. Il fumait et buvait son café au milieu du lac, debout au-dessus de l'eau noire et immobile. Elle lui semblait très profonde. D'une profondeur désagréable. Soudain elle lui parut effrayante, si bien qu'il appuya sur le banc,

d'un pied puis de l'autre, afin de faire tanguer le bateau et de le faire vivre au-dessus de l'eau qui lui semblait sans vie, et il siffla gaiement quelques notes.

Ensuite il cracha dans le lac et observa. Il voulait voir s'il avait raison à propos du courant. Il observa son crachat et c'était bien ça, il dérivait, mais si lentement qu'il pouvait boire son café et fumer en prenant tout son temps. Il aurait bien fallu, à cette vitesse-là, deux bonnes heures au courant pour emmener le bateau jusqu'au barrage. Comme à nouveau il faisait tanguer le bateau en appuyant d'un pied et de l'autre sur le banc, et qu'alors tout dormait, le ciel, le lac et les berges, un oiseau se mit à piailler sur la rive qu'il venait de quitter. C'étaient des petits sifflements courts et aigus, réguliers comme une machine. « C'est le jour qui arrive et c'est son heure habituelle ? se demanda-t-il. Ou alors c'est moi, parce que je viens de le faire et qu'il me répond ? » Il attendit, puis il siffla à son tour des notes perçantes, et l'oiseau s'interrompit. « Je lui ai tout coupé », se dit-il. Il avait presque fini sa cigarette lorsque l'oiseau recommença à siffler. Il jeta sa cigarette dans l'eau.

En regagnant l'avant pour ranger le sac, il aperçut au loin, devant, des sortes d'îlots. Il y en avait presque une douzaine. Il retourna sur le banc de nage, reprit les avirons et rama un long moment. Lorsqu'il pensa s'en être assez rapproché, il tourna la tête et observa par-dessus son épaule. Comme il n'était pas encore

certain de ce qu'il voyait, il rama encore un moment, puis il se retourna de nouveau. À présent il distinguait assez nettement la forme carrée des barques en fer et les silhouettes assises à bord. « Tu parles d'îlots, se dit-il. J'ai bien fait de me servir des avirons. Heureusement que j'ai attendu pour me servir du moteur. Bon Dieu, ce que j'aurais entendu ! » Se faire engueuler par les pêcheurs le rendait toujours triste. Il ne trouvait rien à leur répondre. Même lorsqu'il prenait des précautions, qu'il ralentissait le moteur et passait bien au large, il sentait encore, et sans même lire dans leurs regards, qu'il les gênait et qu'à leurs yeux il n'existait au monde qu'eux et les poissons.

Il regardait la flottille et il réfléchissait parce qu'il voulait faire de son mieux en passant au large de chaque barque, mais c'était compliqué. Une douzaine de barques, c'était beaucoup trop pour passer bien au large de chacune. « Inutile de décider d'une route tout de suite, se dit-il. Je n'y arriverai pas. Je verrai à chaque fois. Une barque après l'autre. » Il regarda vers la rive. « C'est aussi une solution. » Il débattit un instant en lui-même. « Non, n'y pense plus, se dit-il. Tu ne vas pas te mettre à longer la rive comme un voleur. »

Tout alla bien, il passa facilement au large des premières barques. Les pêcheurs qui lui tournaient le dos ne l'entendirent même pas. À présent il avait dépassé la moitié de la flottille, presque invisible et sans bruit, comme un fantôme. Il maniait les avirons comme s'ils

avaient été en verre. Puis, alors qu'il passait près d'une barque, l'homme assis à bord releva la tête. Puis, de la main, il lui fit signe d'approcher. Fedia garda les avirons suspendus en l'air et attendit. « Autant se faire engueuler de loin », songeait-il. Il essaya de voir, dans l'obscurité, s'il avait brisé une ligne, si quelque chose flottait à la surface de l'eau à cause de lui.

– Viens jusqu'ici, lui dit l'homme à voix basse.

– Quoi ? demanda Fedia. Qu'est-ce que tu veux ?

– Viens me donner du feu, s'il te plaît. Tu fumais tout à l'heure, je t'ai vu.

Fedia manœuvra avec un seul aviron pour virer et se dirigea vers la barque. L'homme se leva pour l'attendre et, lorsque le bateau fut tout près, il attrapa la proue et l'amena bord à bord avec la barque. L'homme, qui avait une sorte de capuche en laine sur la tête, l'ôta et dit :

– Je ne peux pas me faire mon café, j'ai fait tomber mes allumettes dans l'eau.

Il montra la boîte et les allumettes posées sur le banc.

– J'en ai dans une bouteille, du café, si tu veux, dit Fedia. Il est chaud.

– Le mien est prêt, j'ai juste à allumer le réchaud.

Au fond de la barque, il y avait une caisse en bois. Un réchaud à alcool y était posé et, dessus, il y avait une cafetière noircie, avec une poignée en bois brûlée par les flammes. Fedia lui tendit son briquet et l'homme alluma le réchaud. Les flammes montaient jusqu'à la

poignée de la cafetière. L'homme rendit le briquet à Fedia et dit :

– Amarre-toi, attends une minute, je t'offre du café.

Puis il regarda les étoiles, tandis que Fedia amarrait le bateau à la barque, elle-même retenue par une grosse corde en nylon qui descendait vers une ancre ou un poids enfoncé dans la vase, au fond du lac. Ils attendaient, l'homme regardant toujours les étoiles, et Fedia assis à présent sur le banc, observant l'intérieur de la barque que la flamme du réchaud éclairait. Il y avait de l'eau de pluie au fond. Des feuilles de saule, des brindilles et des bouchons en liège y flottaient. Tout autour d'eux le silence régnait sur la flottille de barques, pas un bruit, pas un mouvement. Puis la cafetière se mit à trembler, du café s'échappa, et l'homme éteignit le réchaud et dit :

– Prends quelque chose pour que je te serve. Je n'ai qu'un verre.

Fedia alla à l'avant, dévissa le gobelet de la bouteille thermos, et revint. L'homme lui versa du café, s'en versa dans son verre, et tous les deux s'assirent sur leur banc pour le boire. Un temps assez long s'écoula. Sur une des barques, quelqu'un se mit à tousser, et s'arrêta vite. Fedia tendit l'oreille, mais rien. À présent le silence était revenu. Il lui semblait plus profond que celui qui avait précédé la toux. Mais surtout, il avait l'impression que cette toux brève venait simplement de dire que personne, dans la nuit, ne se parlait d'une

barque à l'autre. L'homme observa rapidement l'intérieur du bateau, et dit :

- Tu ne pêches pas.
- Non, dit Fedia.
- Jamais ?
- Non.

Puis Fedia dit :

- Si, une fois, il y a longtemps. J'ai tiré tellement fort sur la ligne que je n'ai ramené que la tête.

L'homme ferma les yeux un instant et sourit légèrement, comme s'il venait lui-même d'évoquer ce souvenir.

- Si les poissons ont une âme, j'irai en enfer, dit-il ensuite tout bas, sans l'ombre d'une plaisanterie ou de dérision.

- Oui, dit Fedia.

L'homme le regarda avec une espèce d'étonnement.

- Moi, dit Fedia, j'irai en enfer à cause des rats, s'ils ont une âme. J'en ai tellement tué.

- Tu te moques de moi ? demanda l'homme avec un peu de tristesse.

- Non, dit Fedia.
- Oh si.

Fedia ne dit rien. L'homme parut chasser la tristesse en clignant rapidement des yeux, et dit :

- Admettons que tu parles sérieusement. Alors, écoute, les rats, ce n'est pas plus important que ça. En enfer pour des rats, ça m'étonnerait.

Fedia gonfla la poitrine et souleva les épaules en signe de doute.

– Moi aussi j’en ai tué beaucoup, dit l’homme. Et l’enfer pour ça, ça ne m’a jamais effleuré.

– Comment savoir ? dit Fedia.

– Si tu veux, admettons, dit l’homme. Mais toi, tu as plus de chances de t’en sortir avec tes rats que moi avec les poissons.

– Qu’est-ce qu’on en sait ? demanda Fedia.

– Les poissons ont des yeux qui font de la peine. Pas les rats.

Fedia l’admit en penchant légèrement la tête. Ensuite il dit :

– Tu as raison.

– Si tu étais passé un peu plus tard, dit l’homme, je ne t’en aurais pas parlé. C’est la nuit que je pense à tout ça. Quand il fait jour, je m’en fous.

Fedia dit :

– Moi aussi il y a des choses qui me font peur la nuit.

– Qu’est-ce qui te fait peur ?

Fedia eut un sourire. Il garda le silence.

– Tu as raison, dit l’homme, garde-le pour toi. Ça ne se dit pas à tout le monde.

Puis il dit :

– Mais les rats, non. Ma main à couper que tu ne risques rien.

Il s’interrompt et observa un instant Fedia, se gratta la nuque et reprit sur un ton de soupçon et de connivence en même temps :

– Mais je parle dans le vide si tu t’es moqué de moi.

– Pareil pour toi avec les poissons, dit Fedia.

– Moi, je suis sérieux, répondit l’homme.

Ils se turent. Au bout d’un moment, l’homme désigna l’aval et dit :

– Tout à l’heure, quand j’ai vu le bout de ta cigarette, j’ai eu peur que tu restes là-bas vers le barrage. Alors j’ai pensé : pas de café avant que le soleil sèche les allumettes.

– Il va bientôt se lever, dit Fedia.

L’homme se tourna vers les crêtes et dit :

– Oui il arrive, mais il faut qu’il soit haut pour sécher des allumettes. Il faut qu’il tape fort. Alors, quand je t’ai vu arriver, je me suis dit que j’avais de la chance.

Il se retourna vers Fedia, réfléchit et dit en levant son verre de café :

– Alors, à la chance !

– À la chance ! dit Fedia.

Ils burent chacun une gorgée, et Fedia releva le gobelet, et dit en souriant, comme s’il trinquait encore :

– Et pense à vider ta barque.

L’homme regarda le fond de la barque.

– Oui, il faut que je le fasse.

Ils finirent de boire leur café, et le ciel derrière les crêtes s’éclaircissait et, au-dessus d’eux, les étoiles, au lieu de briller dans le noir, brillaient maintenant dans un bleu profond et limpide. Au-dessus des crêtes, elles avaient déjà disparu. L’homme rinça son verre dans

l'eau de pluie au fond de la barque. Fedia alla à l'avant remettre le gobelet sur la bouteille.

– Maintenant je te laisse, dit-il en revenant. Je m'en vais.

En retirant l'amarre, l'homme demanda :

– Tu repars vers le barrage ?

– Non, dit Fedia, je continue.

L'homme dirigea la proue du bateau vers l'amont et le poussa aussi fort qu'il pouvait. Et au moment où il le lâchait, il dit sans amertume, et presque en souriant :

– Je pense que tu t'es moqué de moi avec les rats.

Fedia tira sur les avirons, jeta un coup d'œil derrière lui pour voir où il allait, et lorsqu'il se retourna pour lui dire quelque chose, l'homme avait remis sa capuche sur la tête et, debout dans la barque, immobile et lui tournant le dos, regardait vers le barrage.

Fedia tirait sur les avirons amplement et lentement, comme au ralenti. Il avait réglé sa respiration sur le mouvement des avirons. Le jour se levait derrière les crêtes lorsqu'il dépassa la dernière barque de la flottille. L'obscurité avait disparu. Il n'y avait rien dans le ciel, pas un nuage, pas même un voile. Le lac et le ciel étaient bleus maintenant. Puis le soleil apparut. Sur la rive, la lisière de frênes et de saules se reflétait dans le lac.

Le soleil était encore bas sur l'horizon lorsqu'il aperçut une anse bordée d'arbres. Il mit le cap dessus. Arrivé tout près, il donna un dernier élan au bateau, posa les

avions, saisit la gaffe et alla à l'avant pour surveiller le fond, voir s'il n'y avait pas de gros cailloux coupants, si ce n'était pas trop mauvais pour la coque d'aborder là. Il l'avait poncée et repeinte au printemps, et le printemps c'était hier. Mais heureusement c'était un fond tout sablonneux comme une plage. Il laissa le bateau poursuivre sur son élan, et l'étrave s'enfonça dans le sable. Il enroula l'amarre à une branche de saule qui penchait au-dessus de l'eau.

C'était un endroit calme et frais et ensoleillé. Des iris bleus et des buissons d'aubépine poussaient au pied des saules. Il regarda l'eau claire et se dit : « Si ça avait été midi, je serais resté là pour manger. Tu parles d'un beau coin. C'est épatant comme tout ici, et c'est sûrement à l'ombre à midi. » Il pensa au café. Il pensa en boire un pour profiter de l'endroit. Puis il se dit : « Je ferais mieux de ne pas en boire tout de suite. Mon cœur va éclater. »

Un vent léger s'était levé avec le jour. Les feuilles des saules frémissaient comme du papier. Il monta sur le plat-bord et sauta sur la rive. Il s'accroupit, trempa ses mains dans l'eau, se les frotta, puis se mouilla le visage. Ensuite il fit un creux avec ses mains et les remplit d'eau. Elle lui sembla aussi claire que l'eau d'un torrent. Il la laissa s'écouler entre ses doigts.

Derrière lui, il y avait un escarpement. C'est seulement après s'être relevé, tandis qu'il s'étirait, qu'il le vit. Il n'y avait pas prêté attention en abordant. C'était l'anse qui l'avait attiré. Il regarda à travers les arbres.

« Si je trouve comment y monter, je pourrai avoir un point de vue, savoir où je vais. » Il passa sous les arbres et chercha un sentier, quelque chose de pas trop vertigineux montant vers le sommet. Il trouva des marches en pierre naturelles et très hautes qui s'étagaient en contournant l'escarpement. Parfois elles étaient si hautes qu'il devait poser un genou dessus et pousser sur ses bras pour se hisser.

Il arriva au sommet et le lac en bas devant lui était immense et il scintillait et il était blanc et aveuglant là où le soleil se reflétait. La lisière des arbres sur la rive lui cachait l'avant du bateau. Il apercevait à droite, très loin, les installations du barrage. Plus près et déjà lointaines aussi, il voyait les barques des pêcheurs posées sur l'eau comme des hannetons flottant sur le dos. « Où est-il, le mien ? » se demanda-t-il. Il essaya de se souvenir de son parcours entre les barques. Mais c'était difficile, il avait fait tellement de détours pour passer au large de chacune d'elles. Et en plus, rien d'ici ne distinguait une barque de l'autre. Il regarda vers l'amont. Le lac était vaste. Aussi loin que sa vue portait, il avait toujours la même largeur. Il remontait si loin qu'il lui était impossible de voir le cours de la rivière qui l'alimentait.

Il s'assit dans l'herbe. Le matin baignait dans un tel calme et le ciel et l'air dans une telle limpidité qu'il sortit de sa poche la boîte en carton et la posa dans l'herbe entre ses jambes. Il la regardait en souriant. Elle était

carrée et grande comme la moitié d'un paquet de cigarettes. Avant de contenir les cendres, elle avait contenu des cônes d'encens. Depuis le temps, elle avait toujours gardé l'odeur de l'encens.

Il la contempla un moment sans rien se dire, mais hésitant quand même. « Alors ! » se dit-il soudain à lui-même. Puis, souriant toujours, il le dit tout haut mais à voix basse, les yeux presque fermés :

– Alors !

Et ensuite, le regard posé sur la boîte :

– Hein, alors !

Il s'alluma une cigarette. D'avoir parlé tout haut l'avait ému, pas beaucoup, mais assez pour avoir envie d'une cigarette. Il fuma et, pendant un moment, il ne dit plus rien, ni à lui-même ni tout haut. Il fuma en regardant le lac en bas, comme si ses pensées flottaient dessus, loin de lui. Puis la fumée l'aida à se dire : « J'aimerais avoir du chagrin, mais je n'en ai pas. » Il songea ensuite, en regardant de côté : « Je pensais qu'aujourd'hui j'en aurais eu. » Il ébaucha un rire et secoua la tête. « Qu'est-ce que tu racontes ? se dit-il. Tu ne dis pas la vérité. Qui est-ce qui voudrait avoir du chagrin ? »

À présent il souriait franchement. « Je sais ce que tu veux, se dit-il, tu veux une grande émotion pour te faire plaisir. Voilà ce que tu cherches. Parce que le vrai chagrin, c'est quelque chose d'autre. Quand il est là, tu donnerais tout pour qu'il s'en aille. Alors arrête de dire des choses que tu ne penses pas. » Son sourire s'en allait. Il plissait le front. « Est-ce que j'en ai sans le

savoir ? » songeait-il en regardant le lac. Des oiseaux le traversaient, ils venaient vers lui en volant assez haut. Ils plongèrent vers la rive et se posèrent dans les saules. « Tiens, j'aimerais voir un martin-pêcheur, aujourd'hui », se dit-il. Au bout d'une minute, les oiseaux s'envolèrent. Il jeta le bout de sa cigarette dans le vide, devant lui. À présent il sentait bien mieux l'odeur de l'encens qui montait de la boîte. Mais c'était une odeur légère parce que la brise la diluait dans l'air du matin.

« Il fait beau et tout est calme, et on voit loin. Les cendres, je pourrais les laisser là, songeait-il, c'est bien ici. Je retire le couvercle et je les laisse là, et moi je m'en vais. Le vent se chargerait d'elles, la pluie ensuite. » Il réfléchit un instant. « Ou bien je les verse en bas dans l'eau claire, à côté des iris. Ça irait aussi. » Il dit tout bas :

– Qu'est-ce que ça change, ici ou ailleurs ?

« Je n'en sais rien », se dit-il en haussant les épaules une fois et souriant. Il regarda le ciel et le lac. Ensuite il regarda vers l'aval. « Pourquoi j'abandonnerais mon idée maintenant ? » se dit-il. Là-dessus il saisit la petite boîte et commença à se redresser. Une fois debout, il la rangea dans sa poche et s'en alla. « Un martin-pêcheur, songeait-il en sautant avec précaution les marches de l'escarpement. Tu parles que j'aimerais bien. C'est concret, ça. »

Fedia pensa, l'espace d'un instant, que quelque chose d'extraordinaire venait de se passer et que son souhait

s'était réalisé quand il aperçut le canard qui nageait en frôlant la coque du bateau. Il comprit très vite que ce n'était qu'un canard. L'oiseau passa derrière le bateau et réapparut de l'autre côté, le frôlant toujours, comme s'il l'explorait. Arrivé à la proue, il fit demi-tour et nagea tout droit vers le large. En le voyant s'éloigner ainsi, tout tranquille et sans bruit, et avec ce léger sillage derrière lui, Fedia décida de continuer avec les avirons.

C'était plus facile de sauter du bateau sur la berge, que l'inverse. Il défit l'amarre nouée dans le saule et tira dessus en s'arc-boutant pour vaincre la résistance du fond sablonneux. Il réussit à rapprocher le bateau du bord. Mais il l'avait enfoncé encore plus profondément dans le sable. « Et moi avec mon poids, songea-t-il, comment on va sortir de là ? » Il passa une jambe dans le bateau, saisit le haut de la proue et se hissa. Une fois à bord, il essaya de faire bouger le bateau d'un bord sur l'autre. « C'est bien ce que je pensais, se dit-il, on ne flotte plus du tout. » Il se mit à rire. « C'est un problème sérieux d'être planté dans le sable, se disait-il. Comment faire maintenant ? » Il se pencha pour regarder le fond. « Pousser avec un aviron, je n'y arriverai pas, se dit-il. On est trop lourd. Je vais devoir aller dans l'eau. »

Tandis que, venant soudain de songer au moteur pour se dégager, il allait à l'arrière pour voir combien il y avait d'eau sous l'hélice, il aperçut le canard qui revenait du large. Il nageait tout droit vers le bateau, vigoureusement et la tête bien dressée. Il avait l'air

Quatre Soldats  
*Prix Médicis 2003*  
*Seuil, 2003*  
et « Points », n°P1216

Hommes sans mère  
*Seuil, 2004*  
et « Points », n°P1337

Le Voyage d'Eladio  
*Seuil, 2005*

Océan Pacifique  
*Seuil, 2006*

Marcher sur la rivière  
*Seuil, 2007*



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : CPI FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE  
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2009. N° 99388 (00000)  
IMPRIMÉ EN FRANCE